

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

Une curieuse guérite de sacs près du Lingekopf



La neige tombe, épaisse et serrée, dans les Vosges, et nos soldats doivent se prémunir contre le froid. Voici l'étrange et ingénieuse guérite que quelques-uns d'entre eux ont édifiée avec des sacs à terre, au col de Wetstein, près du Lingekopf.

Les Parisiennes exilées

Cette guerre n'aura peut-être pas enseigné la géographie aux Français, mais elle aura appris aux Françaises à se mieux connaître entre elles et à mieux connaître leur pays. Elle aura dissipé le préjugé qui, dans certains départements comme à l'étranger, attribuait à la Parisienne le langage, les sentiments et les erreurs de certains romans de propagande boche et aussi d'auteurs dits « parisiens ». Quand on songe que c'est un Allemand, le docteur Max Nordau, qui se crut obligé de faire l'apologie de la Parisienne contre certains romanciers de chez nous en juin 1914! Quand on songe que cet écrivain fut le premier à proclamer — chez lui on se moqua de ses prédictions! — que la femme française, en cas de cataclysme, se révélerait aussi simple et aussi héroïque que ses aïeules, on est bien obligé de constater que nos ennemis n'ont pas su se renseigner même auprès de ceux des leurs qu'ils avaient délégués à Paris.

Ceux qui, par leurs fonctions, ont été en rapports avec des prisonniers de marque allemands, civils ou militaires, connaissent la véritable, l'irréductible faiblesse de l'Allemagne. Elle a tout pesé, tout observé, tout noté, tout appris, mais elle n'a pas compris.

Elle n'a pas compris surtout l'âme des Françaises. Cette âme, d'ailleurs, pour la saisir toute et l'admirer, il faut traverser la France du nord au sud. Il faut visiter toutes nos villes de dépôts, toutes nos cités de fer, l'atelier, l'hôtel, les champs, les bureaux, les manufactures. Il faut voir la rue dans les petites villes de l'arrière, la boutique, le garni, l'école. Il règne là un esprit de sacrifice librement consenti, un esprit de volonté, « une volonté de puissance », comme on eût dit lorsqu'on citait Nietzsche, dont rien ne peut rendre l'intensité quotidienne et toujours renouvelée.

La province n'existe plus. Chaque ville de garnison est aujourd'hui une Babel vivante : Japonais, Chinois, Annamites, Arabes, Yolois, Anglais, Italiens, Roumains, Serbes s'y confondent en un dénombrement digne de la *Légende des siècles*, et la Parisienne est là, elle aussi, partout. Elle y est venue rejoindre le mari ou le père mobilisé, blessé, fonctionnaire ou industriel. Toutes les femmes du Paris qui travaillaient, qui pensaient, qui combattaient, qui écrivaient ou qui soignent ont depuis la guerre, peu ou prou, habité la province. Et le voile s'est déchiré entre Paris et les départements!

Le premier jour, il y eut quelque hésitation. La Parisienne était venue rejoindre son mari, accompagnée de ses enfants; mais elle n'avait renoncé à aucune de ses élégances. Ses bottines, ses jupes courtes, ses bas, son manteau étonnèrent les vieux murs de la sous-préfecture. Il y avait aussi ce rouge des lèvres et des joues! Elle était si pâle, si émue! Mais, le soir même, les commerçantes vantaient sa politesse, son humeur accommodante, sa simplicité. Elle « s'arrangeait si bien », mais aussi elle s'arrangeait de tout. Son courage élégant, sa finesse séduisante séduisirent.

Dans des chambres sommairement meublées, dans des garnis médiocres, dans de vastes maisons balzaciennes et glacées, sans feu, sans gaz, les Parisiennes se sont installées pour rester plus près de leurs maris. Elles ont tout admis, l'inconfortable, le hasard, la solitude. Elles ont fait la cuisine avec ou sans gants. Elles ont erré des jours sans fin sur le mail désert et dans le jardin public battu des autans. Et, le soir, le mari ou le père retrouvait dans ce foyer d'aventure une femme gaie et toujours courageuse!

Autour des écoles d'aviation, il faut avoir vu les femmes d'aviateurs. Ne vous laissez point impressionner par une légende fâcheuse. Elle est fautive. L'aviateur, neuf fois sur dix, est marié et père de famille ou fiancé. J'ai assisté moi-même à de nombreux mariages. Il revient du front, où « il fit les tranchées pendant un ou deux ans ». Maintenant à Pau, à Châteauroux, à Avord, etc... où il poursuit son perfectionnement, il lui est loisible de recevoir sa famille. Pour le jeune ménage, une nouvelle lune de miel va luire. Un mois, deux mois, puis l'aviateur repartira pour le front!... Comprenez-vous le courage qu'il faut à une femme pour sourire, pendant ces trente ou soixante jours?... Pour en supporter la fuite, l'inquiétude et l'émotion?

Un sous-officier marocain me disait, l'autre soir, en me montrant un jeune aviateur passant au bras de sa femme et précédé de deux bambins :

— Ti vois! les Français y font comme nous! Y sont sages, les Françaises! y ont suivi leur homme. C'est bien! C'est des femmes courageuses!...

C'est ce que toute la France de demain dira lorsqu'elle saura comme les Parisiennes « exilées » ont « tenu »!

Ernest Gaubert.

Ce que l'on dit

En attendant...

C'est une mésaventure amusante que celle des habitants d'une certaine ville de notre Midi, de notre extrême Midi, que je ne veux pas vous désigner plus clairement.

Comme tous les autres citoyens français, ils avaient été avertis maternellement par la presse, qu'à partir du 1^{er} janvier le paquet de tabac de cinquante centimes coûterait douze sous, le port d'une lettre quinze centimes au lieu de dix, le sucre je ne sais plus combien, et ainsi de suite.

Et alors, prudemment, ainsi que les autres Français, ils s'empressèrent de faire des provisions avant la date fatidique.

... Mais par un étrange excès de cette manie provisionnelle, si j'ose inventer ce vocable, ils se précipitèrent sur les timbres de dix centimes aussi bien que sur les paquets de tabac à dix sous : on n'en pourrait plus, à l'heure qu'il est, trouver un seul dans cette ville parfumée.

Je suppose qu'il s'est agi, de leur part, d'une erreur de raisonnement. Ils se sont dit sans doute : « Le 2 janvier, les paquets de tabac qu'on payait cinquante centimes le 31 décembre en vaudront soixante; et pourtant ce seront toujours les mêmes quarante grammes de caporal. De même le timbre de dix centimes en vaudra quinze. Donc approvisionnons-nous de cette marchandise qui va monter de cinquante pour cent. »

Evidemment, c'était un peu naïf. Mais c'est aussi une démonstration par l'absurde des inconvénients de la manie provisionnelle dont tout le monde a été atteint peu ou prou. C'est en entassant le sucre, les œufs, bien d'autres aliments encore, que beaucoup d'entre nous ont dû monter le prix de certaines denrées. Ça a été l'accaparement par la foule anonyme. Et, pas plus que les accapareurs de timbres à deux sous, la foule anonyme n'y a rien gagné.

Pierre Mille.

Nous avons dit que les médecins vont augmenter le prix de leurs consultations. Tout augmente et il n'y a pas de raisons pour que...

Les malades et ceux qui sont exposés à le devenir ont gémi un peu, et peut-être montrer beaucoup de mauvaise humeur.

Il ne faut pourtant pas généraliser. Nous pourrions citer tel médecin, qui, aussi juste que Salomon, interroge ses clients, avant de les ausculter, sur la situation que leur a faite la guerre.

S'il a affaire à des fournisseurs — et ces choses-là se voient, dès que l'on est un peu psychologue — il se met au double tarif. Mais si l'on répond : « Je suis professeur de piano » ou bien : « J'ai un fils au front », il réduit ses prix de moitié.

A agir ainsi il ne doit pas être le seul. Et dans l'un comme dans l'autre cas ce n'est que justice. Au reste, qui ne paierait quatre fois la consultation s'il était assuré de guérir?

Cet hiver, les tramways parisiens ne sont plus chauffés!

Cette nouvelle économie de guerre est acceptée avec stoïcisme par les voyageurs. Néanmoins, sur la ligne « Bastille-Champ-de-Mars », un vieil employé de ministère qui a un long trajet en voiture à parcourir emporte le matin, et remporte le soir... sa chancelière. Ce vieil habitué la prête quelquefois à ses voisins, qui battent la semelle d'un air d'envie. Il n'offre pas sa place, mais il offre sa chancelière!

La guerre aura transformé les usages de notre antique galanterie.

Quel vent de destruction souffle sur les chefs-d'œuvre?

Là où les Boches ne les anéantissent pas, ils sont tout bêtement dévorés par un incendie dû au hasard.

« L'Exposition d'Art Rétrospectif » qui se tenait à Santander étant devenue la proie des flammes, des tableaux de la plus grande valeur ont de la sorte disparu. On ne verra jamais plus le portrait du duc de Richmond, par Van Dick, ni les Disciples d'Emmaüs, de Velasquez. Des Murillo, des Rembrandt sont brûlés, et aussi — ce qui nous tou-

che tout particulièrement — des toiles de Fragonard et des élèves de Boucher.

Un délicieux *Repos de Mme de Pompadour* s'est de la sorte consumé dans les flammes d'un incendie en Espagne.

O destinée des choses!

Les Allemands, dans la région de Riga, ont eu leur père Noël, le 25 décembre dernier. Ils ne l'attendaient pas. Soudain il surgit, avec sa barbe blanche, avec son bonnet et son costume traditionnel. Tout de blanc vêtu, il était venu sur la neige, invincible, et il s'appelait *bataillon*.

Oui, un bataillon de Russes portant des cadeaux à pleins bras... des grenades, des fusils, des baïonnettes.

Avec cet imprévu qui fait le charme des cadeaux, ils se ruèrent dans la tranchée allemande, les fantômes blancs, les pères Noël : et ils donnèrent sans compter les présents de la guerre.

Quand ils eurent enfin les mains vides, les guerriers tout de blanc revêtus rirent d'un large rire : la tranchée était toute rouge, à perte de vue. Les régiments 14, 22 et 329 — Berlin, Heidelberg et Augsburg — étaient anéantis.

MEDAILLON

Le croisement

Une gare régulatrice, près de Paris; l'habituelle effervescence qui préside à l'attente d'un train sanitaire annoncé. Le commissaire de gare s'agit, se dépense, gourmandant les territoriaux de service, tandis qu'à la cantine les dames de la Croix-Rouge s'affairent à la préparation du ravitaillement des blessés. Lentement — on dirait avec précaution — le train sanitaire entre et s'arrête à quai. Des majors, des infirmiers, des convoyeurs en descendent, des groupes se forment : hachés, des bouts de phrase parviennent aux oreilles, des mots font balle : Combles... Bouchavesnes... Raucourt... Aux portes des fourgons, des têtes bandées paraissent, des bras se tendent; alertes, les Voiles Bleues circulent, faisant la distribution : thé, chocolat, tabac, cartes postales. Au milieu d'un murmure bourdonnant, parfois un rire, une plainte; on entend : « Oh! du pain, s'il vous plaît, madame! » puis un cri : « A boire!... » Un major s'approche, intervient : « Je vous en prie, madame, rien pour ceux-ci... fiévreux! » Il flotte du recueillement sur toute cette fébrilité et, dans cette minute où tant de charité si douce les accueille, certains blessés aux yeux encore égarés rapprennent à sourire.

Mais, soudain, un autre train paraît et entre en gare. C'est un train de troupes jeunes et toutes fraîches allant vers la bataille. Des wagons ornés de feuillage partent les cris, les rires, les chants de toute cette jeunesse enthousiaste et vibrante, et le croisement, en cette gare, de ceux qui en viennent et de ceux qui y vont a quelque chose de poignant et de tragique. Cependant entre les blessés et la troupe valide des conversations s'échangent, on s'interjette, on crie, on rit... et ce sont les blessés qui sont le plus émus... Puis, en sens inverse, les deux trains démarrent; debout aux ouvertures des wagons, la troupe salue les blessés; l'un d'eux, les yeux brillants de fièvre, hurle : « Frappez fort, les gars!... on les a!... » Et tandis que les trains disparaissent, emportant les uns vers la fournaise, les autres vers le calme, mais douloureux repos, sur le quai de la gare un silence plane; puis chacun reprend ses occupations, ému, mais plus confiant encore en une victoire qui sera plus belle d'avoir été chèrement acquise. — FERNAND SERNADA.

En ce temps de guerre on ne fait pas que de la poudre : on fait aussi de la poudrette. Le malheur et la désolation c'est que des industriels sans respect aient résolu d'exercer leur métier sans noblesse... au voisinage immédiat du Grand-Trianon! Vingt communes ont protesté : Bougival, Buc, la Celle-Saint-Cloud, Chaville, Jouy-en-Josas, Louveciennes, Rueil, Saint-Cyr, Ville-d'Avray, Versailles, et d'autres!

L'autorisation refusée du fait d'une telle clameur semblait enterrée à jamais. Hier, elle fut à nouveau accordée. Ainsi la majesté des parcs versaillais n'a été sauvée de la honte prussienne, en 1914, que pour qu'on y fasse demain de la poudrette!

La guerre a ses rigueurs, soit, mais qu'on n'impose pas celle-là au Grand-Trianon.

Il faut que l'autorisation soit retirée, et tout de suite

Le Veilleur.

Billet d'un provincial

Mon cher Parisien,

Deux fléaux se sont abattus sur nos provinces depuis la guerre : les conférenciers et les chargés de mission.

Au début, le mal était supportable. Quelques académiciens, pleins de bonne volonté, quelques hommes politiques notoires, sont venus chez nous prononcer des harangues sonores, vides, mais non dépourvues d'enthousiasme et, si l'on veut, d'éloquence! Quelques administrateurs et fonctionnaires compétents ont fait des tournées pour se rendre compte des besoins immédiats de nos populations. Jusque-là, rien à dire. Mais, très vite, vinrent les doublures, les sous-doublures et les figurants, pauvres hères besogneux qui sont conférenciers et chargés de missions, comme certains choristes en tournée, sont « de la Comédie-Française ou de l'Opéra ». Ah! propagande! propagande! que de missions et de conférences on commet en ton nom!

Les fonctions officielles dont j'ai la charge dans ma petite ville m'ont mis en rapports avec la plupart de ces messieurs. Ce sont de bons garçons, au demeurant, et qui, avec moi du moins, ne font pas les malins. Ils m'avouent, tout de suite, gentiment, leur ignorance et me demandent de les renseigner, de les « tuyauter ». Leur documentation commence et s'arrête au dictionnaire Larousse. Ils sont chargés d'apprendre aux fabricants de ciment, de papier, de gants, que sais-je! comment on fabrique le ciment, le papier et le gant. D'autres viennent célébrer la beauté de notre pays, en lisant plusieurs pages du Guide Joanne... D'autres, les techniciens!! dont le devoir consiste à renseigner le pouvoir central sur le rendement d'une mine, prient tout simplement le directeur de la mine de leur rédiger un rapport qu'ils recopieront, l'âme sereine, après un copieux déjeuner chez l'ingénieur de l'exploitation. Hélas! en ai-je vu des chargés de mission qui ne savaient pas distinguer un champ de betteraves d'un champ de blé, et un aqueduc d'un tunnel! Tous doivent avoir, comme proche parent, l'interprète de l'Anglais tel qu'on le parle...

Elle est vaste, elle est illimitée la carrière qui s'ouvre devant le missionnaire laïque! Il va voir si telle ville n'a pas changé de place, si tel fleuve n'est pas sorti de son lit; si les volailles de la Bresse méritent toujours leur réputation; s'il y a encore des barytons à Toulouse, des truffes à Périgueux, des joueurs de binou dans le Finistère, du sable dans la baie du Mont Saint-Michel, des petits pois à Clamart, des lièvres dans la plaine de Saint-Denis; si la mer est toujours agitée aux Iles Sanguinaires et si le printemps s'avance dans l'Estérel...

Le public, que n'est point si sot qu'on veut bien le croire, n'est pas dupe et, depuis belle lurette, a fait le vide dans les salles de spectacle où viennent pérorer les conférenciers à la manqué qui compromettent singulièrement les hauts personnages dont ils annoncent le patronnage sur les affiches. Les directeurs d'usines, de mines, tous les chefs de nos grandes industries haussent les épaules devant ces chargés de mission qui jettent un fâcheux discrédit sur les Excellences dont ils se disent les représentants.

Voilà, mon cher Parisien, ce que je te prie de transmettre à un des nombreux ministres d'hier, d'aujourd'hui ou de demain, dont tu es certainement l'ami.

Le Provincial.

LA SITUATION MILITAIRE

Les Allemands échouent dans leurs contre-attaques à l'ouest de Riga et en Moldavie

Sur le front occidental, comme sur le front russe, on ne signale que des opérations d'importance secondaire. L'ennemi n'a pas réagi, au nord de l'Ancre, contre les avantages de terrain que les troupes britanniques viennent d'obtenir. Dans la région de Riga, il a tenté sans succès de passer à l'attaque entre le village de Kalnincen et le lac Babit. Il se confirme que le butin recueilli par nos alliés en leur vigoureuse offensive est considérable : outre 30 pièces d'artillerie, il comprend 50 mitrailleuses, 2 automobiles blindées, 300 chevaux et de nombreux approvisionnements. C'est au cours de combats corps à corps que les lignes allemandes ont été enfoncées, et le général Radko Dimitrief, en félicitant ses soldats pour leur valeur indomptable, les a aussi remerciés « d'avoir économisé des projectiles d'artillerie pour de meilleures occasions ». Cette offensive paraît donc avoir la valeur d'une expérience dont les résultats ont dépassé toute attente. C'est, en des proportions plus considérables, une de ces reconnaissances comme les Anglais viennent d'en exécuter sur notre front. Elle a démontré que les troupes allemandes n'étaient pas capables, au moins en ce secteur, de résister à un choc violent, et leur infériorité ne tient pas seulement au nombre, mais aussi à la qualité. C'est une indication dont il n'est pas nécessaire de souligner la particulière opportunité.

En Roumanie, la neuvième armée allemande reste immobile devant le Sereth. Elle n'a donné signe de vie qu'à son aile gauche, où se trouvent les troupes du général Krafft, en essayant de forcer le passage de la Putna, à l'est de Focsani : l'attaque a été brisée sous les tirs de barrage, sans doute avec des pertes sérieuses.

L'armée Gerok a multiplié les attaques dans les hautes vallées de l'Oituz, du Slonik, de la Kassina et de la Putna; toutes ces attaques, sans exception, ont été repoussées.

L'armée du Danube a attaqué la tête de pont de Cotou-Loung ou Cotou-Mihali, à l'est du confluent du Buzeu. Mais trois régiments seulement, accompagnés de cavalerie, ont été engagés dans cette affaire qui n'est, si on tient compte de la longueur du front de combat, qu'une affaire d'avant-postes : il y a, en effet, 10 kilomètres entre les points extrêmes indiqués par le communiqué russe : Cotou-Mihali, près du Buzeu, et Vadeni, sur la voie ferrée de Braïla et Galatz. Les Russes ont évacué le premier de ces villages et gardé le second, ainsi que toute la bande de terrain comprise entre le Sereth et les marais de Braïla, en arrière de la route de Vadeni à Cotou-Mihali. L'ennemi va sans doute essayer de forcer le passage du Sereth entre Cotou-Mihali et le Buzeu, pour marcher sur Galatz en utilisant la route qui suit la rive gauche. Mais le passage d'une rivière donne trop d'avantages à la défense quand il n'est tenté que sur un seul point. Il est donc probable que l'armée du Danube n'agira qu'en liaison avec la neuvième armée, quand celle-ci sera en mesure de reprendre l'offensive.

Jean Villars.

LES PLAIDOYERS DU ROI CONSTANTIN

Les Alliés ne doivent pas tolérer que la Grèce déplace la question

La Chine vient d'envoyer une réponse à la circulaire du président Wilson aux neutres, et ce document se distingue par sa réserve, sa modestie et sa prudence. Le roi de Grèce ferait bien de prendre modèle sur la Chine. Le roi Constantin parle et écrit beaucoup trop, et avec plus de hauteur que sa situation ne le comporte. C'est une habitude qu'il perdrait sans doute si les Alliés lui donnaient l'impression que toute cette littérature est rédigée en pure perte.

Le contre-mémoire que le gouvernement hellénique a fait remettre aux puissances de l'Entente, et dont nous avons aujourd'hui le texte complet, a un caractère anormal. Le gouvernement hellénique, en effet, ne s'est pas contenté de céder à l'ultimatum. Il a tenu à expliquer pourquoi il y avait cédé : par là, il cherche visiblement à se réhabiliter devant son opinion publique et à sauver la face. Mais ce n'est pas tout : le cabinet d'Athènes élève des doléances, des griefs et des revendications inacceptables, telles que la levée du blocus, alors qu'il n'a pas encore, loin de là, fourni les garanties exigées. C'est le système, cher aux plaideurs, de la demande reconventionnelle, sans laquelle, dit-on, il n'y a pas de bon procès. Mais il n'y a pas de procès pendant entre la Grèce et les Alliés. C'est de quoi il faudrait que, de part et d'autre, on fût également convaincu.

Accepter la moindre discussion, ce serait entrer dans le jeu de Constantin, car il est facile de voir qu'il cherche justement à discuter. Ainsi il s'est emparé de l'occasion que lui fournissait la circulaire du président Wilson pour se lamenter devant les neutres de la « violence » qui lui est faite. Il tente d'égaler les esprits sur les origines de l'affaire grecque de la même façon que l'Allemagne s'efforce d'embrouiller l'histoire des origines et des responsabilités de la guerre. On favoriserait sa manœuvre si on entraînait avec lui dans la voie des explications. Tout est clair, tout est expliqué, au moins depuis le 1^{er} décembre, par le piège et le guet-apens qui ont trop clairement annoncé un guet-apens et un piège de bien plus grandes dimensions et dirigés, cette fois, contre l'armée de Salonique.

Nous avons l'exemple de ce que la méthode des discussions, des concessions et des « échanges d'idées » nous a valu déjà en Orient. Avec la Turquie d'abord, avec la Bulgarie ensuite, l'expérience a été décisive. Il n'est plus permis de se tromper une troisième fois, surtout après le sanglant avertissement des assassinats d'Athènes, avertissement que ne nous avaient donné, après tout, ni les Bulgares ni les Turcs.

Jacques Bainville.

(Voir en Dernière Heure le texte de la réponse de la Grèce à l'ultimatum de l'Entente).

APRÈS LA RÉPONSE DE L'ENTENTE

Que fera maintenant le président Wilson ?

Le correspondant de la *Gazette de Cologne* aux Etats-Unis télégraphie à son journal en date du 14 janvier :

On sait maintenant officiellement que M. Wilson fera encore au moins une autre démarche si la réponse des Alliés n'apporte pas une décision définitive; mais on ignore encore quelle sera cette démarche.

Une conférence des neutres (?)

Suivant les *Dernières Nouvelles de Munich*, le gouvernement suédois prendrait très prochainement l'initiative de provoquer une conférence de tous les Etats neutres.

Et la guerre sous-marine ?

LONDRES, 14 janvier. — On télégraphie de New-York le texte d'une note officielle communiquée hier soir par l'ambassade d'Allemagne aux journalistes de Washington et disant :

« Le peuple américain n'a pas à craindre que, par suite de la réponse des Alliés, l'Allemagne viole les engagements pris envers le président Wilson concernant la guerre sous-marine.

« Toutefois, l'Allemagne ne considère pas comme faisant partie de ces engagements de respecter les

A L'EXTRÊME AILE GAUCHE DU FRONT OCCIDENTAL



Sentinelle belge en faction sur la plage

navires marchands alliés qui seront armés et pourvus de canons. L'Allemagne se considère en droit d'attaquer de par-ils navires sans avertissement préalable et ne se regardera pas comme responsable si des citoyens américains voyageant sur lesdits navires viennent à être coulés. »

Mise au point

Une note officielle anglaise met en pleine lumière la pauvreté et l'hypocrisie des arguments de l'Allemagne

LONDRES, 13 janvier. — L'agence Reuter est autorisée à faire les déclarations ci-dessous :

Dans les milieux britanniques bien informés, on exprime, relativement aux dernières notes allemande et autrichienne aux neutres, les vues suivantes :

Il y a dans les assertions du gouvernement allemand certains points de vue qu'il est bon peut-être de réfuter le plus tôt possible.

Les Allemands essaient de nouveau de rejeter sur les puissances de l'Entente la responsabilité du déclenchement de la guerre. Les faits sont si bien connus qu'il semble inutile de faire autre chose que de rappeler que, pendant la crise de juillet 1914 ce sont les Alliés qui proposèrent une conférence et l'Allemagne qui la repoussa.

C'est en vain que la Russie proposa de soumettre l'affaire au tribunal de La Haye. L'Allemagne repoussa la proposition.

Faite le 26 juillet 1914, la proposition de conférence fut repoussée par l'Allemagne le lendemain, autrement dit le 27 juillet, et ce n'est que quatre jours après, le 31 juillet, que la Russie donna l'ordre de mobilisation générale.

Le secrétaire d'Etat allemand, repoussant l'idée de conférence, déclara même que, si la Russie mobilisait contre l'Allemagne, celle-ci serait obligée de mobiliser aussi. Donc, puisque, en repoussant la conférence, il faisait une allusion conditionnelle à l'éventualité non réalisée de la mobilisation en Russie, le secrétaire d'Etat allemand ne peut pas venir aujourd'hui alléguer qu'il avait repoussé la proposition parce que la Russie était en train de mobiliser.

Les Allemands taxent de manque de sincérité les propositions des Alliés relatives aux droits des petites nationalités et, comme preuves, ils allèguent le traitement infligé par l'Angleterre, la France et l'Italie aux populations de l'Irlande, de la République boër et de l'Afrique du Nord, la suppression par la Russie des nationalités étrangères et la façon dont l'Entente se conduit à l'égard de la Grèce.

Les nationaux de l'Irlande et de la République boër ont montré sur maints champs de bataille au cours de la guerre actuelle ce que les Allemands ont appris à leur grand dam, à savoir que, quels qu'aient pu être les conflits entre ces nationalités et la Grande-Bretagne, ces nationalités ont fait avec l'Empire britannique cause commune pour repousser l'agression allemande.

Quant aux populations du Nord de l'Afrique, est-ce qu'au commencement de la guerre les Allemands ne possédaient pas, eux aussi, de vastes colonies, et ne les avaient-ils pas acquises par des procédés analogues à ceux qui ont donné aux Français, aux Anglais et aux Italiens la haute main dans le Nord de l'Afrique ?

Au sujet de la Russie, que les Allemands représentent comme un pays où les petites nationalités sont opprimées, n'est-il pas étrange que la nation tout entière soit unie contre l'ennemi commun ?

Quant à la Grèce, les Alliés, auxquels un traité a conféré la qualité de puissances protectrices, n'ont fait qu'exiger les garanties auxquelles, en vertu de cette qualité, ils ont droit pour assurer la sécurité de leurs propres armées vis-à-vis des intrigues allemandes.

Les Allemands accusent les Alliés d'avoir été les premiers à violer les lois de la guerre maritime. Mais, dès le début de la guerre, au mépris de toutes les lois internationales, sans se préoccuper le moins du monde des droits et de la vie même des neutres, les Allemands ont semé au hasard des mines le long des routes maritimes suivies par les navires marchands.

Les Allemands allèguent que le blocus est contraire au droit des gens. C'est absolument faux. Le droit d'intercepter les approvisionnements de l'ennemi est un droit bien reconnu aux belligérants et pratiqué par toutes les nations.

La campagne sous-marine allemande avait pour objet avoué d'exercer ce droit et d'empêcher tous les approvisionnements de parvenir jusqu'aux Iles Britanniques; mais elle est conduite avec sauvagerie et un mépris absolu de la vie et des droits des neutres.

Les Allemands eux-mêmes ne peuvent pas prétendre trouver des excuses pour des crimes comme ceux du *Lusitania*, de l'*Arabie*, du *Sussex* et tant d'autres.

Les Allemands allèguent encore que, si la guerre s'est étendue à l'Afrique, la faute n'en est pas à eux. Pourquoi les Allemands essayaient-ils de provoquer une insurrection dans le Sud-Africain et

pourquoi avaient-ils en Afrique des mitrailleuses et des munitions en quantité si considérable ?

Les Allemands ont l'effronterie d'accuser les Alliés de manquer à leurs devoirs dans la façon dont ils traitent leurs prisonniers et les populations soumises à leur domination. Il semble à peine croyable qu'ils puissent sérieusement mettre en avant une pareille prétention, quand on se rappelle comment ils ont traité la Belgique et comment ils ont laissé massacrer les Arméniens, alors qu'ils n'auraient eu qu'un signe à faire pour empêcher ces atrocités, s'ils en avaient eu le moindre désir; quand on se rappelle aussi comment les Allemands eux-mêmes traitent les prisonniers, comme on peut en juger par les révélations relatives au camp de Wittemberg et à d'autres.

Les Allemands essaient enfin, une fois de plus, de justifier la violation de la Belgique et la façon dont ils se conduisent dans ce pays.

Ont-ils oublié qu'au début de la guerre leur propre chancelier reconnut solennellement, en plein Reichstag, que la violation de la neutralité belge était un tort que justifiait seule une nécessité militaire ?

Une pareille explication de la part du chancelier est caractéristique de l'état d'esprit des Allemands et de la politique contre laquelle les Alliés combattent aujourd'hui.

Quant à la façon dont la Belgique a été traitée, le monde n'oubliera pas facilement les massacres d'Aerschot et de Louvain, et la façon dont les finances belges ont été pillées par des extorsions et des prélèvements illégaux.

Il n'oubliera pas facilement les déportations inhumaines auxquelles les Allemands se livrent en ce moment même.

On estime fort improbable que les Alliés fassent d'autres commentaires au sujet des notes de l'Allemagne et de l'Autriche.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Dimanche 14 Janvier (895^e jour de la guerre)

14 HEURES.

Au sud de la Somme et sur la rive droite de la Meuse, quelque activité d'artillerie de part et d'autre.

Nuit calme sur le reste du front.

23 HEURES.

Canonnade habituelle au sud de la Somme et dans la région de Verdun.

Plusieurs reconnaissances ennemies, AU SUD DE BERRY-AU-BAC, ont été repoussées avec pertes.

LA GUERRE AERIENNE

Un avion ennemi a été forcé d'atterrir dans nos lignes près de Pont-à-Mousson. Les aviateurs ont été faits prisonniers.

Communiqué britannique

21 HEURES 50.

Un détachement ennemi a tenté, au début de la nuit dernière, un coup de main contre un de nos postes AU NORD-OUEST DE GUEUDECOURT. Il a complètement échoué et a été rejeté avec pertes.

Au cours de la nuit, quelques-unes de nos patrouilles ont exécuté avec succès diverses opérations DANS LES REGIONS DE NEUVE-CHAPELLE ET D'ARMENIERES.

Les tranchées allemandes ont été bombardées avec efficacité, cet après-midi, au nord-ouest de Lens.

Partout ailleurs, activité habituelle de l'artillerie particulièrement en face de Serre, au sud d'Armentières et au nord-est d'Ypres.

Communiqué belge

A part quelque activité d'artillerie vers Hetsas, rien de spécial à signaler sur le front belge.

Gabriele d'Annunzio reçoit la croix de guerre

ROME, 14 janvier. — On mande de Venise au *Messaggero* qu'hier a eu lieu la remise de la Croix de guerre, décernée par le gouvernement français à M. Gabriele d'Annunzio. Cette remise fut faite par le colonel de Gondrecourt. Le poète portait pour la première fois l'insigne des mutilés, ayant perdu l'œil droit.

La lettre suivante du général Lyautey accompagnait la décoration :

Mon capitaine, j'aurais été très fier si j'avais pu moi-même placer sur votre poitrine la Croix de guerre française. Mon gouvernement est heureux de la décerner au grand Italien qui prêcha la guerre sainte du haut du Capitole et qui, par son génie et son enthousiasme, incita l'héroïque levée des boucliers latins contre les ennemis de notre civilisation et de notre race.

L'armée française est, elle aussi, heureuse d'offrir sa récompense suprême au soldat, au combattant, au blessé qui n'hésita pas à choisir pour l'incessante bataille l'arme la plus audacieuse et la plus périlleuse.

Je vous donne l'accolade habituelle avec toute ma cordiale sympathie.

Manœuvre allemande pour brouiller la Russie avec ses alliés

PÉTROGRAD, 13 janvier. — L'agence télégraphique de Pétrograd publie la note suivante :

La *Gazette de la Croix* attribue au journal russe *Kolokol* un article dans lequel la retraite de M. Sturmer, devant entraîner le départ des autres ministres, serait soi-disant mise en rapport avec les tendances générales des représentants russes vers la paix et qui exprimerait les regrets que la Russie ne soit pas autorisée à conclure la paix, vu que la « situation critique » dans l'intérieur du pays aurait empiré.

En outre, la *Gazette de Voss* du 23 décembre publie une nouvelle sensationnelle relative à une démonstration hostile qui aurait eu lieu à Pétrograd contre l'ambassade d'Angleterre, au cours de laquelle la foule, ne se bornant pas à des menaces, aurait occasionné de sérieux dégâts à l'hôtel de l'ambassade.

Nous certifions catégoriquement que ces deux communications de journaux allemands sont inventées de toutes pièces. La population russe ne sait rien d'une « situation critique ». Elle fait toujours un accueil chaleureux dans tous les lieux publics aux représentants de l'Angleterre et leur témoigne invariablement sa sympathie. Le peuple russe a répondu unanimement, par l'intermédiaire des Chambres législatives, ainsi que tous les organes de la presse aux propositions de paix allemandes en insistant sur la prolongation de la guerre jusqu'à la complète victoire.

Par conséquent, de semblables inventions provoquent seulement dans le peuple russe un étonnement et une conviction peu flatteurs pour le peuple allemand sur son état d'esprit nécessitant des mensonges aussi grossiers pour lui donner l'illusion d'une prochaine conclusion de la paix.

L'allocation de M. Gerard avait été fidèlement rapportée

LONDRES, 14 janvier. — On apprend de Washington qu'à la demande du département d'Etat, M. Gerard a télégraphié le texte de l'allocation qu'il a prononcée au banquet offert à Berlin à la chambre de commerce américaine.

Selon des renseignements publiés précédemment, il est confirmé que les paroles de M. Gerard ont causé une certaine émotion à Washington. Le texte transmis au département d'Etat confirme les informations des journaux relatant les déclarations de l'ambassadeur américain au sujet des relations entre les Etats-Unis et l'Allemagne, « qui n'ont jamais été meilleures que maintenant ». On s'attend à ce que M. Lansing fasse une déclaration sur cet incident.



HENRI BRÉGI

Le fameux aviateur français qui vient de se tuer à Toulon en essayant un hydravion d'un nouveau modèle. C'est à lui que l'on doit les premières expériences d'utilisation de l'aéroplane pour le réglage de l'artillerie. Il était âgé de vingt-sept ans.

LA GRANDE MARQUE FRANÇAISE
Phosphatine
Falières
Aliment des Enfants

DERNIÈRE HEURE

LE TEXTE DE LA RÉPONSE GRECQUE A L'ULTIMATUM DES ALLIÉS

**Des promesses et des restrictions plus ou moins
explicitement formulées**

ATHÈNES, 12 janvier (retardée dans la transmission). — Voici le texte de la réponse du gouvernement hellénique à l'ultimatum des gouvernements alliés :

« Le ministre des Affaires étrangères de S. M. hellénique a eu l'honneur de recevoir la note en date du 26 décembre 1916 — 8 janvier 1917 — que L. L. E. E. les ministres de France, d'Italie et de Russie et M. le chargé d'affaires de Grande-Bretagne ont bien voulu lui faire remettre d'ordre de leurs gouvernements en réponse au mémoire adressé aux puissances alliées par le gouvernement hellénique le 23 décembre 1916 — 5 janvier 1917.

Tout en se référant aux assurances données à maintes reprises aux gouvernements alliés et récemment encore par le susdit memorandum au sujet de ses sentiments et de l'attitude qu'il est décidé à continuer, le gouvernement royal prend acte avec la plus vive satisfaction des garanties précises que les puissances ont bien voulu donner à la Grèce concernant sa neutralité, sa politique intérieure et la durée du blocus. De son côté, désireux de faire en cette circonstance encore ce qui dépend de lui pour écarter tout malentendu et prenant en considération que les garanties supplémentaires exigées après l'acceptation de l'ultimatum du 1^{er}-14 décembre 1916 pour mettre à l'abri de toute inquiétude l'armée d'Orient sont déclarées constituer l'objectif immédiat et essentiel des gouvernements alliés, le gouvernement royal s'engage à effectuer les nouveaux déplacements de troupes et de matériel, y compris canons et mitrailleuses, dans les conditions énoncées par les notes en date du 18-31 décembre 1916 et 26 décembre 1916-8 janvier 1917.

Dans ce même ordre d'idées, le gouvernement royal accepte les demandes consignées au n° 2 de la note du 18/31 décembre 1916, ainsi que le rétablissement de contrôle qui, prévus par la susdite note parmi les garanties exigées en vue de la sécurité des troupes alliées et pour être aussi peu gênants que possible, pourront être déterminés dans l'accord qui interviendra sans comporter une ingérence dans les différents ressorts de l'administration ou dans les communications à l'intérieur du pays.

Quant aux réparations demandées, le gouvernement royal a déjà déclaré être prêt à donner les satisfactions proprement dites pour les malheureux événements entre les marins alliés et les troupes grecques survenus le 18 novembre-1^{er} décembre 1916 (nos 5 et 6 de la note du 18/31 décembre 1916) et se réfère à ce sujet à son memorandum en date du 23 décembre 1916-5 janvier 1917.

Pour le relâchement des personnes énoncées au n° 4 de la note des puissances du 18-31 décembre 1916, le gouvernement royal déclare, devant l'insistance des gouvernements alliés, retirer les objections présentées par le memorandum ci-dessus mentionné. Les dites personnes seront relâchées. Tout

détail concernant l'exécution de cette promesse sera concerté sans retard. Le gouvernement royal est confiant que, de leur côté, les puissances feront valoir toute leur influence afin que les personnes détenues pour ne pas avoir accédé au mouvement révolutionnaire ou à l'occasion de la conscription forcée opérée par le comité séditionnel, soient aussi libérées.

En déclarant accepter également l'enquête administrative à effectuer conjointement au sujet des dommages-intérêts qui seraient dus d'après la législation grecque aux personnes qui, éventuellement seraient constatées avoir injustement souffert lors des événements du 1^{er} et 2 décembre n. s., le gouvernement royal est confiant que les puissances accepteront de leur côté l'enquête mixte proposée dans le memorandum du 23 décembre 1916-5 janvier 1917 au sujet des dommages causés par la révolution.

Le gouvernement royal espère qu'après cette marque suprême de ses dispositions sincères, les négociations au sujet des détails à déterminer d'un commun accord pourront être menées de part et d'autre dans un esprit conciliant et avec l'intention de voir se rétablir au plus tôt et d'une manière définitive une pleine confiance réciproque.

Les mesures militaires exigées par l'ultimatum du 1/14 décembre 1916 étant sur le point d'être terminées, et toutes garanties étant assurées par la présente acceptation du nouvel ultimatum, les conditions pour la levée du blocus préconisées par le dernier alinéa de la note du 26 décembre 1916-8 janvier 1917 pourraient être considérées comme déjà réalisées. Le gouvernement royal croit de son devoir d'attirer de nouveau l'attention des gouvernements alliés sur l'influence salutaire qu'exercera sur l'opinion publique du pays, exaspérée au plus haut degré, la cessation d'une mesure appliquée contre un peuple neutre et ami.

Enfin, tout en appréciant hautement les garanties des gouvernements alliés au sujet du mouvement révolutionnaire qui rassureront la conscience du peuple hellénique, le gouvernement royal exprime l'espoir que, dans l'esprit qui a inspiré l'engagement que les gouvernements alliés ont voulu prendre dans l'avant-dernier alinéa de leur note du 26 décembre 1916-8 janvier 1917, ils voudront appliquer des mesures analogues aux territoires actuellement sous l'occupation des troupes alliées, notamment aux îles occupées après le 18 novembre-1^{er} décembre 1916.

La remise de la Note aux ministres de l'Entente

MILAN, 12 janvier. — Le correspondant d'Athènes du *Corriere della Sera* dit que quatre copies de la réponse grecque ont été apportées par le secrétaire du ministre des Affaires étrangères Zolokostas à la légation italienne, cinq heures avant l'échéance de l'ultimatum.

LES INTRIGUES ALLEMANDES EN SUISSE

Un nouvel échec du prince de Bülow

LUGANO, 14 janvier. — On commente dans les milieux politiques de Zurich un nouvel échec que viendrait de subir le prince de Bülow.

L'ancien chancelier de l'Empire était revenu dernièrement à Lucerne, accompagné par la princesse, le secrétaire Schaefer et deux domestiques. Son collaborateur politique, le baron Stockhammer, l'avait précédé de trois jours.

L'Hôtel National était devenu le centre des intrigues nouées par les agents de l'Allemagne. On y avait notamment installé une sorte de chancellerie temporaire. Dans un des grands salons travaillaient sans relâche « les créatures » du prince.

Il était évident que l'ex-chancelier poursuivait son ancien rêve. Il se flattait de pouvoir exercer sur les pourparlers de la paix future une action prépondérante. Il désirait d'être, non seulement l'homme de confiance de l'empereur, mais encore celui qui pourrait, dans les traités futurs, léguer son nom à l'histoire.

De nombreux visiteurs, officiers allemands et civils, se pressaient dans son antichambre. Il déclarait que les audiences qu'il accordait n'avaient aucun but politique.

Il est certain cependant que le prince de Bülow s'est heurté à des difficultés nombreuses. Il a premièrement eu à lutter contre les désirs pacifiques de l'Autriche. Lorsque le prince était, voici deux ans, plénipotentiaire à Rome, il avait tout mis en œuvre pour persuader au comte Berchtold, ministre des Affaires étrangères de la double monarchie, qu'il fallait faire de grandes concessions à l'Italie. Sa mission pacifiste ne put pas réussir à ce moment-là. Il ne réussira pas davantage à faire accepter maintenant la thèse opposée et à persuader à l'empereur Charles I^{er} qu'il faut lutter jusqu'au bout.

Le prince de Bülow a été d'ailleurs extrêmement gêné au cours de ses pourparlers par les indications qu'il a pu sans peine tirer de l'attitude récente du kaiser, lequel, en provoquant les pourparlers avec les souverains alliés aussi bien d'Autriche, de Bulgarie et de Turquie, que de Bavière et de Saxe, a manifesté le désir d'assurer à l'Allemagne l'adhésion intégrale de ses collaborateurs et à leur promettre des compensations adéquates.

AU MAROC

Un ami de la France est tué dans un combat contre les rebelles

RABAT, 14 janvier. — On mande de Marakech que dans la région de Tiznit, le pacha de Taroudant qui venait d'obtenir la soumission des tribus d'Ahel-Sahel dissidentes, a été tué dans un engagement au cours duquel les rebelles ont subi de grosses pertes.

Haida ou Mouis, pacha de Taroudant, était depuis 1912 un ami et le pivot de la résistance du maghzen contre les menées du prétendant Hiba, dans le Sous.

Après avoir assis définitivement l'autorité du maghzen dans la province du Sous, Haida ou Mouis s'est révélé un excellent administrateur. Il était depuis 1914 officier de la Légion d'honneur.

Son fils, El Hadj Houmad, a été reconnu aussitôt par tous les caïds et chefs maghzen de la région de Sous.

Dévoué à notre cause, il sut conduire la lutte contre Hiba et ses partisans avec une ténacité et une énergie qui ne se sont jamais démenties.

L'ESPION VON MEYEREM EST FUSILLÉ CE MATIN

L'espion allemand Fritz von Meyerem sera fusillé ce matin au polygone de Vincennes.

On se souvient que von Meyerem s'était, en dissimulant sa nationalité allemande, introduit dans la place forte de Nice et dans le camp retranché de Paris, d'où il entretenait des correspondances avec un agent d'espionnage allemand.

Il avait été condamné à mort une première fois le 6 septembre 1916 par le conseil de guerre de la Seine. Cet arrêt avait été annulé pour vice de forme.

Le 9 novembre, le 3^e conseil de guerre, devant lequel il avait été renvoyé, avait, comme la première fois, répondu affirmativement, à l'unanimité, aux questions qui lui étaient soumises. Von Meyerem, condamné de nouveau à la peine de mort, avait introduit un pourvoi qui fut rejeté par jugement du 29 novembre.

LE COMMUNIQUÉ RUSSE

FRONT OCCIDENTAL. — Dans la région de Riga, au sud du lac Babit, à 7 verstes à l'est du village de Kalmem, de fortes colonnes ennemies ont pris l'offensive, mais elles ont été rejetées par notre feu et par nos contre-attaques.

FRONT ROUMAIN. — Les Autrichiens ont tenté d'attaquer nos troupes à l'est du village de Putna (dans la vallée de la rivière Putna), au nord de la rivière Sloniciu et au sud de la rivière Ctos, mais ils ont été partout repoussés.

L'ennemi a attaqué les Roumains à 6 verstes à l'ouest de Praléa (18 verstes au sud du confluent de la rivière Cassina et du Trotus), mais il a été repoussé.

L'ennemi a tenté de prendre l'offensive dans la région de Radounisti (10 verstes à l'est de Focșani), mais notre feu l'a obligé à réintégrer ses tranchées.

Trois régiments ennemis environ avec de la cavalerie ont attaqué nos avant-postes sur le front Culumihali (sur la rivière Sereth) Bedini, à 10 verstes au sud-ouest de Braïla. Après avoir rejeté quelques attaques, nos troupes ont été obligées d'évacuer le village de Culumihali.

FRONT DU CAUCASE. — Pendant la nuit du 30 décembre, nos troupes ont attaqué les Turcs au sud du village de Telne (20 verstes au nord-ouest de Kalkite). Les Turcs ont pris la fuite. Nous avons fait des prisonniers, pris des armes et détruit les retranchements ennemis.

LE COMMUNIQUÉ ITALIEN

SUR LE FRONT DU TRENTIN, activité plus grande des deux artilleries. A l'aide de tirs ajustés, nous avons entravé des mouvements intenses sur l'arrière du front ennemi; nous avons pris sous notre feu quelques emplacements de batteries.

SUR LE FRONT DE GIULIE, les actions d'artillerie ont été limitées par le mauvais temps, qui n'a pas empêché cependant l'efficace et habituelle activité de nos patrouilles.

LA NEUTRALITÉ ESPAGNOLE

MADRID, 14 janvier. — Au cours d'un banquet offert aujourd'hui par le parti conservateur à son chef, M. Dato, celui-ci a prononcé un discours et a déclaré que la politique extérieure devait être une neutralité inviolable. Il a signalé le prestige souverain de l'Espagne au delà des frontières et affirmé que celle-ci avait une autorité suffisante pour que sa voix soit entendue dans les instants suprêmes, jugés opportuns pour arborer le drapeau blanc de la paix.

« Entre temps, a-t-il dit en terminant, ayons confiance dans les destinées de la patrie et demandons que le ciel assiste notre souverain dans ses nobles aspirations. »

Les jardins potagers des "fortifs" ne seront pas une nouveauté



On sait que, sur l'initiative de l'abbé Lemire, la « Ligue du coin de terre et du foyer » se propose de louer les terrains des fortifications pour y établir des jardins potagers. Des essais de ce genre avaient été faits par des soldats, l'été dernier. Nos photos représentent : 1° Le labour dans la « zone des biffins », à Aubervilliers ; 2° Une commission parlementaire et militaire examinant les premiers jardins dans les fossés de Vincennes. On y remarque le général Parreau et l'abbé Lemire.

L'anniversaire de la mort du général Serret en Alsace



A Moosch, en Alsace, a été célébré, en une cérémonie profondément émouvante, l'anniversaire de la mort du général Serret, tué glorieusement à l'Hartmannswillerkopf. Les généraux Debency, Gratier, Lecapelle et Brulard assistaient à la cérémonie. Voici le cortège se rendant au cimetière du village alsacien et les assistants écoutant le discours prononcé devant la tombe du général.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Marraine

« Toc », « toc », « toc » : dans son grand lit, la petite Madame rose et blonde ouvre un œil. Mon Dieu ! quelle a encore sommeil ! Elle se retourne, s'étire, se retourne à nouveau et bâille enfin un faible : « Entrez ».

Alors, sous la draperie soulevée, apparaît une vraie pomme d'api, à la physionomie naïve et lourde, toute fraîche débarquée, bien sûr, de sa campagne : d'un brusque revers de main, elle lance rudement la porte, tandis que, dans un sursaut, la petite Madame gemit :

— Quelle heure est-il donc, Estelle ?

Pomme d'Api, qui s'apprête à claquer les volets, se retourne brusquement :

— L'heure ou les coqs, ben vré, sont pus au poulailler ! T'nez, v'là huit heures qui sonnent !

Du coup, Madame se redresse et, penchée hors du lit, menaçante, sous l'aurole de ses cheveux dorés :

— Huit heures ! Et vous me réveillez !... Je tombe de sommeil, moi !

— Ah ! ces gèsses d'la ville !...

D'un imperceptible haussement d'épaules, Pomme d'Api exprime son mépris, et de sa voix charmante :

— C'est rapport au facteur qu'est d'jà passé.

Des lettres ! Il y a des lettres ! Envolés, le courrier, le ton agressif ! « Vite, Estelle, de la lumière ! Vite, vite, le courrier ! » Et, rejetant ses couvertures, plus rose encore que tout à l'heure, la petite Madame éparpille les enveloppes :

— Tiens ! Rien de mon mari, mais, par contre, une lettre de mon filleul !

Comme si on l'y eût invitée, Pomme d'Api reste là, les poings aux hanches, le cou tendu, la face stupide et curieuse.

Si grande est l'attention de Madame à lire la missive qu'elle n'y prend même pas garde, et lorsqu'elle les relève, comme ils brillent, ses grands yeux, lourds encore à l'instant de sommeil ! Les frisons s'agitent, pleins de lumière blonde, et, par trois fois, la bouche chante, joyeuse :

— Il vient, Estelle ! Il vient ! Il vient !

— Qui ça donc ? fait Estelle, l'œil tout rond.

— Mon filleul, Giraud, vous savez bien !

Puis, dans un rire :

— Mais non, au fait, vous n'êtes là que depuis deux jours !

Et, dans l'expansion spontanée des grandes joies :

— Eh bien ! voilà : J'ai un filleul, un filleul de guerre, vous comprenez... C'est mon cousin, le colonel Zeyde, qui me l'a procuré. Le colonel, lui, est à Paris, mais un de ses amis du front lui en avait parlé. Oh ! un gentil, gentil filleul !... Il est déjà venu une fois et il va avoir une nouvelle permission... le 14... Il arrivera ici aussitôt... Le 14 au soir, peut-être... ou le 15... Quelle chance !

D'une grande tape sur son flanc robuste, Pomme d'Api se punit de n'y avoir pas songé plus tôt :

— Eh bé !... Le 15... C'est-y pas aujourd'hui, M'dame ?

Sous les sourcils froncés soudain, les grands yeux brillants cherchent, inquiets :

— Voyons... voyons... Mais oui, Estelle, c'est aujourd'hui...

Net, la phrase est coupée par le grelot du timbre et, tout de suite, en quatre enjambées, voilà Pomme d'Api dans le couloir.

Aux aguets dans son grand lit, la petite Madame essaie de saisir au vol les paroles confuses. Mais elle ne discerne rien, rien que la voix grêle de la bonnette, à laquelle répond, en basse, une voix mâle. Et, comme elle s'agite de ne pas savoir, Pomme d'Api surgit, mystérieuse :

— C'est un soldat qui vous d'mande !

— Mon filleul !

Cela lui a jailli du cœur d'une façon intuitive et certaine, puis, déjà hors du lit :

— Mes bas ? Où sont mes bas ?... Où l'avez-vous laissé ? Comment ! Dans l'antichambre !... Etes-vous folle ?... Il faut le faire entrer au salon !... Non, non, attendez ! Passez-moi mon jupon... Vite, allez l'installer dans un fauteuil, dans un bon fauteuil, surtout !... Pauvre garçon ! Il a dû passer la nuit dans le train !... Eh bien ! qu'est-ce que vous faites là ?... Demandez-lui donc s'il veut prendre quelque chose.

Ahurie, agacée, malhabile et ravie probablement de fuir Madame, trépignante et nerveuse, Estelle file en flèche... Plus lente, elle revient :

— Il a b'soin d'rin du tout... Y veut rin manger...

— Comment cela !... Ecoutez, Estelle, il y a des biscuits dans la boîte en fer-blanc et du porto dans le placard. Allez les lui porter : vous lui direz qu'il se restaure... Estelle ! Estelle ! J'y pense : hier, j'ai

acheté un petit pâté de foie gras, donnez-le lui et forcez-le, vous entendez, forcez-le à manger !

Bientôt, les grands pieds de Pomme d'Api, qui sonnent lourdement, la font se retourner :

— Eh bien !... Mange-t-il ?

— Oh ! oui, M'dame ! D'abord, y voulait point : Y disait qu'il était point v'nu pour ça...

— Brave garçon !

— Mais, maintenant ! Si M'dame l'voyait ! Il est assis dans l'grand fauteuil vert : J'y ai mis l'guéridon d'avant lui, avec la p'tite nappe brodée... Et y mange, y mange ! qu'est un plaisir d'le voir !

Pour en jouir plus tôt, Madame passe vite un joli peignoir mauve ; menus et rapides, ses pieds légers se pressent vers le salon... Les mains tendues, un sourire aux lèvres fraîches, elle s'avance, l'accueil charmant...

Mais, soudain, stupéfaite, la petite Madame pâlit : hagards, ses yeux fixent un visage inconnu, descendant le long d'une capote sans tache, s'attardant aux souliers bien noirs, et la voix étranglée :

— Mais qui êtes-vous ?... Vous n'arrivez pas du front ?...

Dans le fauteuil vert si moelleux, devant le napperon brodé, la bouche pleine de pâté, le verre de porto à la main, l'homme bafouille :

— Du front ?... J'y suis jamais été ! J'suis resté tout l'temps à Paris... Pour l'instant, j'viens d'la part du colonel Zeyde qui m'envoie vous dire...

Eh ! Que lui importe !... Furieuse et pivotant sur ses talons, la petite Madame rose et blonde s'enfuit dans sa chambre, puis, au nez de la pauvre Pomme d'Api décontenancée :

— Triple sottise ! Fille stupide !... Mon foie gras ! mon porto ! A un embusqué !... Vous ne pouviez donc pas le dire, espèce de cruche !

M.-L. Arsandaux.

Les pommes de terre sont rares en Allemagne

BERNE, 14 janvier. — Une dépêche Wolff, de Berlin, annonce que par suite de la disette de pommes de terre, et en considération du fait que les navets sont propres à la consommation jusqu'au milieu de mars, le gouvernement vient de prescrire, en Prusse, de réduire provisoirement la ration hebdomadaire de pommes de terre à trois livres, la quantité supprimée étant remplacée par des navets.

LA REVISION DES EXEMPTÉS ET DES RÉFORMÉS

LE PROJET SERA ARRÊTÉ DEMAIN

Le conseil des ministres prendra, demain, une décision relativement au projet tendant à soumettre les exemptés et réformés à une nouvelle visite.

Ce projet remplacera celui déposé par le général Roques et qui soumettait à l'examen des commissions de réforme les exemptés et réformés de toutes classes jusqu'au 1^{er} avril 1916.

Nous croyons savoir que le nouveau projet n'englobera pas les exemptés et réformés des classes de la réserve de la territoriale. De même, il ne soumettra pas à une nouvelle visite les réformés n° 1 depuis le 31 décembre 1914.

La question en suspens concerne les exemptés et réformés des classes territoriales. Les soumettra-t-on ou non à une nouvelle visite ? C'est ce qui reste à décider.

Le nouveau projet sera vraisemblablement déposé demain même.

L'ŒUVRE DU PARLEMENT DEPUIS 1915

Nous avons indiqué les conclusions du rapport de M. Maurice Viollette, hostiles à l'adoption du projet gouvernemental relatif aux décrets-lois.

Dans ce document, M. Viollette s'efforce, d'autre part, de répondre au reproche de lenteur qu'on a adressé à la procédure parlementaire habituelle.

Depuis le 1^{er} janvier 1915, expose-t-il, 248 projets de lois ont fait l'objet d'un vote de la Chambre.

Or, six de ces projets ont été votés le jour même de leur dépôt, 13 avant le lendemain soir, 6 avant le sixième jour, 11 avant le dixième jour, 20 avant le vingtième jour, 25 avant le mois, 34 avant la fin de la sixième semaine, 44 avant la fin du deuxième mois, 48 avant la fin du troisième mois, 15 avant la fin du quatrième mois, 13 avant la fin du sixième mois, 13 après le sixième mois.

Donc, 45 projets ont été votés avant le dixième jour ; près de la moitié, 115, ont été votés avant la fin de la sixième semaine ; et 207 avant le troisième mois.



ENTRÉ LA VIE ET LA MORT

une foule de maladies se disputent notre santé qu'il s'agit de défendre. Heureusement, contre celles qui proviennent d'un affaiblissement du sang, comme l'anémie, la chlorose, l'épuisement nerveux, etc..

IL Y A

un remède efficace, ayant largement fait ses preuves depuis trente ans, et qu'on peut se procurer dans toutes les pharmacies au prix de 3 fr. 50 la boîte. Ce véritable régénérateur du sang c'est

LES PILULES PINK

LOUIS SERRE

LA VIE SPORTIVE



L'EQUIPE DU STADE NANTAIS QUI A BATTU LE STADE PARISIEN

La Préparation Militaire Obligatoire

Nous avons déjà entretenu nos lecteurs du projet de la Commission qui a élaboré un programme officiel de l'éducation physique pour les jeunes classes à venir.

Voici ce qu'écrivait à ce sujet M. H. Desgranges, dans l'Auto, en s'adressant aux clubs sportifs :

« Aussi, je vous le dis, clubs sportifs, c'est votre existence qui se joue en ce moment. Avec la P. O. vous disparaîsez, vous n'avez plus de raison d'être, votre œuvre est détruite ; la France jeune est courbée sous la rude poigne de l'instructeur de Joinville ; plus d'initiative, plus de liberté ! Avec la P. O. tous vos membres s'en vont, contraints à aller passer leur dimanche dans les centres militaires. Voilà la vérité et c'est cela qu'on vous présente comme une propagande formidable en faveur du sport. Si la loi passe, vous pouvez faire votre deuil de vos membres et, par conséquent, de vos terrains.

« Aussi, ne vous endormez pas ! Ne cessez pas de voir vos défenseurs tout indiqués : les sénateurs et les députés. Rappelez-leur sans cesse le bien que vous avez fait depuis vingt-cinq ou trente ans, ce que la France vous doit, l'œuvre que vous voulez continuer et que vous feriez parfaite si, au lieu de donner aux militaires le droit de brimer la France, on vous donnait seulement la dixième partie de la fortune que l'on va enfouir et gaspiller inutilement dans la P. O.

« D'ailleurs, à Paris du moins, que ne nous signalez-vous les rendez-vous que vous donnent vos députés ? Nous nous joindrions volontiers à vous. Demandez-nous des notes, des rapports, nous vous ferons tout cela.

« Mais, surtout, remuez-vous, faites quelque chose, dépensez-vous, ne vous laissez pas étrangler ; c'est votre existence qui est en jeu en ce moment. »

CYCLISME

Au Vélodrome d'Hiver. — La réunion d'hier comportait, comme épreuves principales, le match Walthour-Contenet et le Tour de Paris. Walthour a triomphé difficilement de Contenet, et une belle a été nécessaire. Quant au Tour de Paris, c'était une originale épreuve qu'on disputait sur 34 kilomètres, représentant ainsi, au figuré, un véritable tour de la capitale, avec classement correspondant, comme distance, aux passages des principales portes de l'enceinte fortifiée.

C'est Jean Alavoine qui a enlevé cette compétition.

Résultats techniques :

Prix des Abonnés (primes 2,500 mètres). — Les primes sont gagnées par Claisy, Johay, Cochery, Reculé, Prime finale : 1. Johay, 2. Carapezzi, 3. Evvard. Temps : 3'23"; dernier tour, 17" 4/5.

Handicap, 1.000 mètres. — Première série : 1. Deschamps (scratch), 2. Naveaux (105), 3. Coin (65). T. : 1'16" 1/5; d. t. : 21" 2/5.

Deuxième série. — 1. Ch. Renaud (55), 2. Lhomme (80), 3. Miscopain (105). T. : 1'11" 1/5; d. t. : 18" 4/5.

Troisième série. — 1. Siméonie (15), 2. Reculé (75), 3. Verheyen (55). T. : 1'14" 3/5; d. t. : 19" 1/5.

Finale. — 1. Reculé (75), 2. Ch. Renaud (15), 3. Deschamps (0), 4. Siméonie (15), 5. Lhomme (80), 6. Naveaux (105). T. : 1'14" 4/5; d. t. : 20".

Match Walthour-Contenet. — Première manche (15 kilomètres derrière motocyclettes). — 1. Walthour, 2. Contenet, à 125 mètres. Temps : 12 m. 16 s. 1/5 (record).

Walthour est le premier en action et augmente son avance; mais Contenet ne tarde pas à réagir et se rapproche. Il rejoint son adversaire au dixième kilomètre

(en 8 m. 15 s. 3/5), mais il repend du terrain, revient à nouveau, mais ne peut passer et n'insiste plus.

Deuxième manche (25 kilomètres). — 1. Contenet, 2. Walthour, à 790 mètres. Temps : 20 m. 53 s.

Walthour prend encore la tête, mais Contenet vient l'attaquer aussitôt; l'Américain décolle, perd un tour; jusqu'au dixième kilomètre (en 8 m. 50 s. 3/5), les positions ne varient pas; Walthour force alors l'allure, se rapproche du leader et au vingtième kilomètre (16 m. 56 s. 4/5), il n'est plus qu'à 30 mètres; Contenet, cependant, n'est pas à bout de souffle; il accélère à son tour, regagne le terrain perdu, et Walthour, décollant à ce moment, termine sans être inquiété.

Belle (20 kilomètres). — 1. Walthour, 2. Contenet, à 40 mètres. Temps : 16 m. 18 s. 1/5.

C'est toujours Walthour qui a le meilleur départ, s'assurant ainsi une quarantaine de mètres d'avance. Vers le cinquième kilomètre, Contenet comble une partie de l'écart, mais Walthour se sauve de plus belle. Les 10 kilomètres en 8 m. 17 s. 2/5; Contenet revient, attaque Walthour, mais ne passe pas et rétrograde de 20, puis de 40 mètres; c'est alors entre les deux rivaux une chasse acharnée dans laquelle aucun d'eux ne prend l'avantage; il en est ainsi jusqu'à la fin.

Prix de Sydney (course à l'australienne, les coureurs étant placés au départ, à 50 mètres d'intervalle). — Première série : 1. Deschamps; 2. Verkeyn; 3. Larive; 4. Dionnet; 5. Cochery. T. : 2 m. 19 s. 4/5.

Deuxième série : 1. Johay; 2. Derenne; 3. Dugau; 4. Saux; 5. Berger. T. : 5 m. 47 s. 4/5 pour 4 kilomètres.

Troisième série : 1. Siméonie; 2. Renaud; 3. Evvard; 4. Lhomme; 5. Miscopain. T. : 4 m. 30 s. 30 1/5 pour 3 kil. 200.

Quatrième série : 1. Courtade; 2. Claisy; 3. Naveaux; 4. V. Bernard. T. : 3 m. 5 s. 2/5 pour 2 kilomètres.

Cinquième série : 1. Coin; 2. Polledri; 3. Reculé; 4. Requis. T. : 7 m. 44 s. 3/5 pour 4 kilomètres.

Finale : 1. Courtade; 2. Johay, à 50 mètres; 3. Deschamps; 4. Siméonie; 5. Coin. T. : 7 m. 20 s. 4/5 pour 5 kilomètres.

Le Tour de Paris (34 kilomètres par addition de points, la course étant l'image d'une épreuve autour de Paris, avec, au figuré, le passage aux principales portes de l'enceinte fortifiée). — Neffati tombe dès les premiers mètres; Lorain s'échappe sans résultat; à la porte de Saint-Ouen, Deruyter est en tête, devant Godivier et Vandenhove; même classement à la Villette, où Pélissier souffle la troisième place à Godivier; aux Lilas, Jean Alavoine se sauve, Deruyter est second devant Pélissier; à la porte de Vincennes, même classement; idem à celle d'Italie, avec remplacement en troisième de Pélissier par Vandenhove. Entre temps, les 10 kil. ont été couverts en 14 m. 51 s. 4/5 par J. Alavoine, et les 20 kil., par le même, en 29 m. 37 s. 3/5; 20 kil. 260 sont parcourus dans la demi-heure; Alavoine est toujours devant Deruyter et Vandenhove à la porte d'Orléans, devant Deruyter et Neffati à la porte de Versailles; à la porte Maillot, terminus de l'épreuve, c'est Alavoine qui, cette fois encore, s'assure le meilleur.

Classement général : 1. J. Alavoine (4 + 4, 4, 4, 4, 8 = 32 points); 2. Deruyter (4 + 4, 3, 3, 3, 3, 3, 6 = 32 points); 3. Godivier (41 points); 4. Pélissier (10 points); 5. Vandenhove (9 points); 6. Ali Neffati (4 points), etc.

Temps : 50 m. 27 s. 2/5 par J. Alavoine. Celui-ci et Deruyter ont le même nombre de points, mais Alavoine ayant le plus grand nombre de places de premier est déclaré vainqueur.

FOOTBALL ASSOCIATION

Les Nantais battent les Parisiens. — Le Stade Français et le Stade Nantais étaient hier après-midi aux prises sur le terrain du Parc des Princes. Ce match était très attendu, les deux équipes étant de force sensiblement égale. La partie, très intéressante, s'est terminée par la victoire du Stade Nantais, battant le S.F. par 9 points (3 essais) à 6 (1 essai et 1 coup franc). Disons à la décharge du Stade qu'un de ses joueurs, Carpasoro, blessé, dut quitter le terrain.

L'essai du Stade Français a été marqué par Charpy. Chez les Nantais, Martineau a été absolument remarquable.

Le Challenge de la Renommée (L.F.A.). — Club Français bat U. S. Ile Saint-Denis par 6 buts à 2; C. A. Boulogne bat E. S. Saint-Maur par forfait.

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMEDIE

On avait primitivement annoncé pour la matinée d'hier dimanche *Le Chandelier* et *Le Flibustier*. Dès vendredi, cette affiche était recouverte par un autre placard, de couleur verte, portant en tête ces mots : CHANGEMENT DE SPECTACLE et annonçant *Le Monde où l'on s'ennuie* à la place du *Chandelier*. En même temps une note de la Comédie envoyée aux journaux nous apprenait que la modification au programme de la matinée était causée par une indisposition de Mlle Cécile Sorel.

J'avoue que je ne comprends pas une pareille façon de procéder. La reprise du *Chandelier* remonte au lundi 13 novembre, c'est-à-dire à deux mois exactement; il y a 34 artistes femmes à la Comédie-Française et il n'a pas été possible de doubler Mlle Cécile Sorel dans Jacqueline! Cette fois encore qui est le responsable? Qui se laisse ainsi surprendre par des événements qu'il était si facile de pressentir et dont on pouvait éviter les conséquences fâcheuses avec un peu de prévoyance?

La question des doubles à la Comédie est de première importance. Dès qu'une pièce est créée, dès qu'une œuvre ancienne est remise au répertoire il faut immédiatement en assurer la distribution « en second »; il serait même excellent, les répétitions des doubles achevées, que l'on les fit jouer, de temps en temps, en les intercalant, l'un après l'autre, dans la distribution originale.

Un changement de spectacle est toujours chose désagréable pour le théâtre et pour le public. La difficulté s'augmentait hier de certaines absences, régulières ou non — Féraudy, en tournée, Mlle Bovy partie pour Nice en « voyage officiel », etc., et aussi de quelques engagements pris par plusieurs artistes prêtant leur concours à des matinées de bienfaisance. Fort heureusement, la vogue persistante du *Monde où l'on s'ennuie* a permis de réparer, sans trop de mal, les négligences de l'Administration. Un public très nombreux s'est franchement diverti en écoutant la délicieuse comédie de Pailleron qui demeure aussi vivante qu'aux belles soirées de 1881, grâce à la qualité de l'interprétation actuelle où l'expérience, le savoir, la fantaisie, la finesse, la bonhomie des uns s'allient à la jeunesse, à la grâce, à la vive gaieté des autres. Le succès du *Monde où l'on s'ennuie* reste un succès d'ensemble et les braves prodigués au cours de la représentation s'adressent indistinctement à Mmes Blanche Pierson, Lara, Huguette Duflos, Maille, Suzanne Devoyod, à Jacques Fenoux, Numa, Lehmann, Croué, Bernard et à tous leurs camarades chargés de rôles moins importants.

Le spectacle était complété par *Le Flibustier*, avec ses acteurs habituels, Paul Mounet, Leitner, Jacques Fenoux — qui interprétait le fougueux Pierre dans la pièce de Jean Richepin, après avoir incarné le rusé et mielleux Bellac du *Monde où l'on s'ennuie*, en attendant qu'il s'essaie dans *Trissotin* des *Femmes savantes* — et Mlle Leconte, touchante, tendre et riieuse Janick.

Je note en hâte ces réflexions au sortir de la matinée, car je ne veux pas perdre une scène du très intéressant spectacle du soir : *Bajazet* et son admirable interprétation, suivi du ravissant petit acte de MM. Robert de Flers et de A. de Caillavet, *Venise*, si spirituellement joué par Le Roy, Numa et Mlle Leconte.

Emile Mas.

LA MATINEE DU TROCADERO

La matinée organisée au Trocadéro par l'Union des Arts (fondation Rachel Boyer) a obtenu un grand succès. On sait qu'elle avait lieu sous la présidence de M. A. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, et de M. René Besnard, sous-secrétaire d'Etat au ministère de la Guerre. M. le général Dubail, gouverneur militaire de Paris, y assistait.

Le programme, qui comprenait le film des *Mères Françaises*, établi sur le scénario de M. Jean Richepin et interprété par Mme Sarah Bernhardt et M. Signoret, a permis d'applaudir Mlle Demougeot, Mlle Madeleine Roch, Mlle Marie Leconte, M. Albert Lambert, M. Coussinot, M. Aveline, M. Noté et Mlle Yvonne Gall, de l'Opéra.

UN HOMMAGE AUX VOLONTAIRES AMERICAINS

Dimanche prochain, 21 janvier, au cours de la matinée que donnera la Comédie-Française, et dont le programme comprendra *L'Humble Offrande*, d'André Rivoire, et *le Duel*, d'Henri Lavedan, un hommage so-

LE "TIP" remplace le Beurre

aussi bien pour la table que dans la cuisine.

Il n'est vendu qu'en pains de 500 et 250 grammes.

1fr.55 le 1/2 kilo chez tous les M^{rs} de Comestibles.

Exigons sur l'enveloppe la marque déposée « TIP »

Expéditions Province franco postal domicile

contre mandat : 2 kg. : 7fr.05; 4 kg. : 13fr.45.

Auguste PELLERIN, 82, rue Rambuteau, Paris.

OBESITE
LIN-TARIN
CONSTIPATION

SITUATIONS Brochure envoyée franco.
PIGIER, Boulevard Poissonnière, 19

lennel sera rendu aux volontaires américains qui se battent et qui sont morts pour la France.

M. René Besnard, sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, prononcera un discours. Mme Segond-Weber et M. Silvain diront de beaux vers du poète américain Alan Seeger, qui s'engagea dans la légion étrangère et tomba pendant l'offensive de la Somme, à l'âge de vingt-huit ans.

Le président de la République se fera représenter à cette solennité.

Les premières de la semaine (suite). — Vendredi, au Trianon-Lyrique, première du *Petit Chaperon rouge*, de Blum et Foché, musique de Gaston Serpette, avec Mlle Suzel Lanery dans le rôle créé par Marguerite Ugalde.

L'anniversaire de Molière. — Aujourd'hui, on fêtera à la Comédie-Française et à l'Odéon le 295^e anniversaire de la naissance de Molière. La Comédie-Française donne pour cette commémoration *Don Juan* ou le *Festin de Pierre*, comédie en cinq actes et six tableaux de Molière. Pendant les entr'actes, le public pourra visiter au Foyer une intéressante exposition bibliographique et iconographique relative à *Don Juan* et au *Bourgeois gentilhomme*.

A l'Odéon, *L'Avare*, accompagné des *Sincères*, de Marivaux.

Aux Variétés. — M. Max Dearly, en directeur avisé, vient de commander la pièce qui succédera à *Moune* lorsque le succès de la délicieuse adaptation de M. A. Willemetz sera épuisé. C'est à M. Maurice Hennequin, l'auteur de tant d'ouvrages, dont les carrières furent triomphales, qu'il s'est adressé. La nouvelle œuvre aura pour titre : *Le Roi de l'air*.

Gaumont-Palace. — Aujourd'hui, demain et mercredi, à 2 h. 20, la *Petite Amie*. Places : 0 fr. 30 à 1 fr. A 8 h. 15, même programme. Prix ordinaires.

Ceux qui s'en vont. — On annonce la mort du doyen des artistes dramatiques : M. Sully-Lévy, âgé de quatre-vingt-neuf ans.

Sa carrière avait été très brillante : élève de Beauvallet, premier prix de tragédie en 1854, il a joué aux côtés de Mélingue, Frédérick Lemaître, Bressant, Augustine Brohan, etc. Il fut l'intime de George Sand et l'un des hôtes de Nohant. Il était aussi poète à ses heures et il dicta à Mme Séverine ses derniers vers.

LUNDI 15 JANVIER

Opéra. — Jeudi, à 7 h. 30, *Rigoletto*, les *Abeilles*. Comédie-Française. — A 8 heures, *Don Juan* ou le *Festin de Pierre*.

Opéra-Comique. — Mardi, à 7 h. 30, *Louise*. Odéon. — A 8 heures, *L'Avare*, les *Sincères*.

Trianon-Lyrique. — A 8 heures, la *Mascotte*. Antoine. — A 8 h. 30, le *Crime de Sylvestre Bonnard*.

Athénée. — A 8 h. 15, *Je ne trompe pas mon mari*. Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, *Jean de La Fontaine*.

Châtelet. — A 7 h. 30, *Dick, roi des chiens policiers*. Th. Edouard-VII. — Mercredi, *Mon petit frère*.

Gaité. — A 8 h. 30, *Miette* (dernière). Gymnase. — A 8 h. 15, la *Veille d'armes*.

Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, *Mam'zelle Nilouche*. Th. Michel. — A 8 h. 45, *Bis*!

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Madame et son filleul*. Porte-Saint-Martin. — Mardi, à 7 h. 30, *Cyrano de Bergerac*.

Sarah-Bernhardt. — A 8 h., *L'Aiglon* (sauf lundi et vendredi). Apollo. — A 8 heures, les *Maris de Ginette*.

Capucines (tél. Gut. 56-40). — A 8 h. 30, *Crème-de-Menthe*. Allô! revue; la *Clef*; *Aux Chandeliers*!

Réjane. — A 7 h. 45, *L'Oiseau bleu*. Renaissance. — A 8 heures, la *Guerre et l'Amour*.

Scala. — A 8 heures, la *Dame de chez Maxim*. Variétés. — A 8 h. 15, *Moune* (Max Dearly, Jane Renouardt)

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, la *Revue anticafardiste*. Olympia (Central 44-33). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 2 h. 20 et 8 h. 15, la *Petite Amie*. Loc. 4, rue Forest, 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.

COURS ET CONFÉRENCES

Université des « Annales » (51, rue Saint-Georges, Paris). — Aujourd'hui lundi 15 janvier, à 2 h. 1/2, *Au Maroc : la Foire de Fes*, conférence par M. André Lichtenberger.

Un Noël polonais à Paris

Nous avons assisté, hier en matinée, à la répétition générale d'un *mystère* délicieusement archaïque.

Nous n'étions qu'un petit nombre de Parisiens devant les jeunes acteurs évoquant les scènes de la Nativité, telles que la tradition charmante et puérile les ont transmises aux masses populaires de Pologne.

Les acteurs n'ont ici d'autre ambition que de réaliser le jeu automatique de grandes marionnettes somptueusement vêtues et de donner l'impression de ces tableaux naïfs aux couleurs violentes où la foi s'exprime davantage que l'habileté.

Faute de connaître leur langue, nous leur devons une joie presque exclusivement visuelle, mais est-il



besoin de paroles pour commenter les scènes d'Adam et Eve chassés du Paradis, de l'arrivée des rois mages chez Hérode, de la fuite en Egypte de la Vierge chargée de son divin fardeau?

Sans doute nous sommes un peu surpris de voir paraître le magicien Twarnowski qui a fait un pacte avec le Malin, mais n'est-ce pas lui qui apporte une note de fantaisie, de bonne humeur, d'entrain qui nous serait suspect si ce maître en arts magiques ne se délivrait de Satan et n'annonçait, pour s'en féliciter, un cantique d'actions de grâces?

Tout cet art est délicieux de qualités vieillottes, primitives, d'intentions simples, et il est mis en scène avec un pittoresque qui nous le rend plus accessible.

Mais nous ne pouvons nous défendre d'une tristesse profonde en songeant que cette jeune troupe est en exil et qu'elle travaille avant tout pour soulager les infortunes des Polonais que la guerre a décimés et meurtris. — P. B.

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fêtes à souhaiter : aujourd'hui lundi, Saint MAUR ; demain, Saint MARCEL.

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. le prince Koudacheff, ambassadeur de Russie en Espagne, est rentré à Madrid, venant de Paris.

INFORMATIONS

— Le *Te Deum* en l'honneur de M. Venizelos, dont l'assemblée générale de la colonie hellénique de Paris avait décidé dernièrement la célébration, a été chanté à 11 heures, hier matin, premier jour de l'an grec, en l'église orthodoxe Saint-Stéphan de la rue Georges-Bizet. La foule qu'avait attirée cette cérémonie remplissait toute la nef et le vestibule de l'édifice. A l'issue du culte, des manifestations enthousiastes ont eu lieu en l'honneur de M. Venizelos, auquel l'assemblée générale de la colonie grecque de Paris a adressé un télégramme de félicitations.

— M. Anatole France, assez souffrant dernièrement d'une laryngite, partira dans quelques jours pour le Midi.

DEUILS

Nous apprenons la mort : De M. Maurice Tournoux, érudit, bibliographe et homme de lettres. Sa mort est une perte véritable pour l'érudition française ;

Du baron Victor Reille, fils du comte Reille et de la comtesse Reille, née Masséna d'Essling de Rivoli, petit-fils du maréchal comte Reille, pair de France, et arrière-petit-fils du maréchal Masséna. De son mariage avec Mlle Millon de La Verteville, il laisse deux fils : le baron Karl Reille et le baron Guillaume Reille, prisonniers de guerre, et une fille : la comtesse Bertrand d'Imécourt ;

Du commandant Sylvestre Dousans, capitaine de vaisseau en retraite, commandeur de la Légion d'honneur, en son domicile, 11, quai d'Orsay ;

De M. Emile Francfort, adjoint au maire d'Amiens, décédé à Paris ;

De Mme Dewulf, veuve du général Edouard Dewulf, née Chastenet de Préfort, décédée à Aix-en-Provence à soixante-huit ans ;

De M. Paulo Passos, une des notabilités du grand commerce brésilien, décédé à Rio-de-Janeiro ;

De M. Mauviel de Montgerois, ancien président du conseil d'arrondissement de Segré, décédé à Angers à soixante-trois ans ;

De M. Dehollain, ancien membre de la chambre de commerce, chevalier de la Légion d'honneur, décédé en son domicile, rue de Miromesnil ;

Du sergent Jacques Vergé, décédé à l'âge de 37 ans, des suites d'une maladie contractée au front ;

De M. Eugène Vars, président de la chambre de commerce française de Genève, où il est décédé, âgé de soixante-six ans.

LA MUSIQUE

L'ouverture de *Patrie*, de Bizet, au début du troisième concert Colonne-Lamoureux, animée, vigoureuse, sonore, avait préparé les auditeurs dominicaux à une nette appréciation d'une tentative de M. Michel-Maurice Lévy. De ce musicien, le programme annonçait : *Le Cloître*, première audition, d'Emile Verhaeren. Le grand lyrique des Flandres, tumultueux jusqu'en ses évocations du mystère, mais toujours avec un tel art noble qu'aucune délicatesse n'en est meurtrie, avait dû se soumettre à l'objectivité du théâtre dans *Le Cloître*, *Philippe II*, *Hélène de Sparte*, ses seules œuvres théâtrales. La musique n'y est point pareillement astreinte. Ainsi, attendait-on une interprétation instrumentale grave, avec des véhémences inspirées. Et, sans doute, la musique de M. Michel-Maurice Lévy a-t-elle de brillantes qualités. Le chanteur, M. Ghasne, de l'Opéra-Comique, a une voix puissante, qui cerne de traits pleins les lignes des récitatifs. Mais pourquoi, négligeant la diction dans le bruit de l'orchestre, ne permit-il le point d'admirer ce qui était le mieux : les vers du poète? — JULES BERNEX.

FEUILLETON D'« EXCELSIOR » DU 15 JANVIER 1917

15

E.-M. LAUMANN et JEAN BOUVIER

L'OTAGE

rand roman d'aventures et de guerre

PREMIERE PARTIE

LE CALVAIRE D'UNE MÈRE FRANÇAISE

VI

A Liège

Tout fier de son idée, il en informa Charlotte. Contrairement à ce qu'il espérait, sa sœur fit une moue où la pitié se tempérait d'une indulgence insolente.

— Je n'attends rien de cette démarche, dit-elle, je connais trop Madeleine. Si elle a décidé de ne point venir et de confier tous ses intérêts à la justice, elle ne viendra pas. Si, au contraire, elle a décidé de courir après son enfant, elle est déjà en route. Cependant, ajouta-t-elle après un silence, cette lettre peut être utile. Elle démontrera que nous laissons la fillette entièrement libre et qu'elle ne subit nulle contrainte. Attends un peu ! Je vais d'abord voir si ta fille est levée.

Charlotte trouva Germaine debout.

— As-tu bien dormi ? dit-elle à la fillette.

— Non, tante, dit celle-ci ; j'ai eu très mal à la tête.

— Descends, tu vas manger, cela passera ; puis tu écriras à ta petite mère.

L'idée d'écrire à sa mère sourit à l'enfant, qui descendit immédiatement.

Il était 8 heures ; le petit déjeuner était servi. Pendant que la fillette mangeait, Weimer, pour la première fois depuis son départ de Paris, se montra aimable et doux avec elle ; mais d'une douceur maladroite et puérile qui surprit l'enfant et la mit en défiance.

Cet homme qui lui parlait si affectueusement et qui auparavant n'avait jamais eu pour elle que de rudes paroles, des brusqueries ou de l'indifférence, ressemblait si peu au papa qu'elle avait toujours connu ! Toutefois, comme il insistait pour qu'elle commençât sa lettre, elle se déclara prête à obéir.

— Une fois ta lettre écrite, lui dit Weimer, tu iras dans le jardin, tu pourras jouer et, si tu es sage, ta tante te fera une belle surprise...

— Laquelle ?

— Ah ! voilà, si je te le disais, ce ne serait plus une surprise.

Et Weimer, avec un gros rire, continua :

— Comme tu ne saurais probablement que raconter à ta mère la tante va te faire un brouillon : tu le copieras.

Charlotte comprit. Laissant le père et la fille en tête à tête, elle passa dans le salon dont elle revint bientôt avec le brouillon demandé.

Weimer le prit et lut :

« Ma chère maman,

» Nous sommes arrivés en Belgique avec père, je suis bien heureuse, mais je le serais encore plus si tu étais près de ta petite fille qui t'aime. Nous partons en Suisse, pour Genève, demain, où père dit que tu viendras m'attendre. J'en suis toute joyeuse, car, bien que tante Charlotte et père

soient très gentils pour moi, j'ai beaucoup de chagrin de me trouver séparée de ma petite maman. Si elle ne vient pas, je tomberai malade.

» Ta petite GERMAINE,

» qui t'embrasse comme elle t'aime. »

Weimer approuvait chaque ligne d'un petit hochement de tête satisfait.

— Regarde cette lettre ! dit-il à la fillette.

Celle-ci s'approcha et prit le papier pendant que son père ajoutait :

— Tu vois comme tante Charlotte sait bien écrire. Je gage que tu n'aurais pas trouvé mieux, toi...

— Pas même aussi bien, fit Charlotte en sous-entendu.

Weimer approuva.

— Non vraiment, pas même aussi bien.

Germaine avait lu. Elle regarda son père avec ses yeux francs où brillait une petite lueur de méfiance.

— Eh bien ! qu'as-tu à me regarder : n'est-elle pas joliment tournée, cette lettre ; n'exprime-t-elle pas ce que tu penses ?

— C'est vrai, père, je veux retrouver ma maman.

— Eh bien ! écris, copie ce brouillon.

— Père, si tu voulais je copierais plus tard. En ce moment, j'ai très mal à la tête.

Une détonation violente ébranla l'atmosphère. C'était la bataille qui recommençait, mais toujours lointaine.

Charlotte tendit l'oreille, puis dit à Germaine :

— Va jouer dans le jardin, tu joueras pendant une heure ; nous allons sortir, mais nous serons rentrés pour midi : il faut que nous trouvions cette lettre écrite à notre retour.

— Oui, mad... ma tante.

— Je te rapporterai, si j'en trouve une, une belle poupée pour te récompenser.

Germaine fit oui de la tête ; mais il était clair

FAITS DIVERS

Odiuse escroquerie. — BORDEAUX. — La Sûreté a arrêté la femme Cabirol, modiste. A la faveur de prétendues relations, elle se faisait forte de procurer à une famille des nouvelles de leur fils, disparu voici bientôt deux ans et qu'on disait interné en Allemagne. La femme Cabirol s'était fait remettre une somme de 4.000 francs pour entreprendre des démarches et faciliter une évasion. Elle a fait des aveux.

La neige dans les Vosges. — REMIREMONT. — La neige atteint une hauteur de plus de 30 centimètres dans les rues de Remiremont, et de 50 centimètres dans la campagne environnante.

Le feu à bord d'un vapeur. — HENNEBONT. — Le vapeur norvégien *Kol Sdal* est arrivé, avec le feu dans sa cale centrale, qui contenait 300 tonnes de charbon. Une pompe à vapeur, envoyée de la préfecture maritime, a réussi à localiser les effets de l'incendie.

Communiqués

L'anniversaire de la bataille de Buzenval, livrée le 19 janvier 1871 sur le territoire de Rueil, et où se trouve le monument commémoratif, aura lieu le dimanche 21 janvier courant. Le cortège partira de la mairie de Rueil, à 1 heure 1/2 précise (rendez-vous à 1 h. 1/4) pour se rendre directement au monument de Buzenval et de là au cimetière de Rueil.

La Journée meusienne aura lieu exclusivement dans le département de la Meuse. Le comité d'organisation ne pouvant obtenir l'autorisation nécessaire pour Paris et province rappelle à tous les compatriotes français, amis ou alliés, qu'une souscription en faveur des œuvres déjà indiquées est ouverte au secrétariat général du groupement meusien, 41, rue du Faubourg-Montmartre, à Paris.

Aujourd'hui, à 9 heures du matin, dans le pavillon de la Pépinière, au Luxembourg, cours théorique et pratique d'arboriculture fruitière par le jardinier en chef du jardin du Luxembourg.

GLYCOMIEL

Gelée à base de Glycérine et de Miel anglais.
Souverain contre les rougeurs de la Peau.
Tubes 0.35 et 1.50 franco. 37, F. Poissonnière, Paris.

LA BANDE MOLLETIÈRE

"THE PRATIC"

Trois courbes - à spirale rectifiée
ne comprime pas
ne s'effrange pas
ne glisse pas

Toutes nuances. Grands Magasins
Paris, Province, Colonies, Etranger
Manufacture et Bureaux : 264-266, rue de Bourgogne
ORLÈANS (Tél. 4-33)

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.



LA GRIPPE L'INFLUENZA

et tous les états infectieux

entraînant de la fièvre

SONT TRAITÉS

DANS les HÔPITAUX

par

L'ASPIRINE "USINES DU RHÔNE"

QUI DONNE TOUJOURS LES RÉSULTATS ATTENDUS

LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS : 1 fr. 50

En Vente dans toutes les Pharmacies.



SERRE

que l'arrivée d'une poupée, si belle qu'elle pût être, ne l'enthousiasmait pas.

— Allons, va, reprit Charlotte.

Germaine entra dans le jardin.

Il était presque abandonné. Depuis un mois, le raleau et la serpette n'avaient pas défriché ses parterres, ni sarclé ou ratissé ses plates-bandes.

Mais la petite fille éprouva cependant à parcourir les allées une joie très vive qui s'évapora lentement sa migraine.

Elle allait respirant les roses, composant un bouquet.

Une longue station réfléchie devant un lézard qui se chauffait au soleil l'immobilisa ensuite pendant dix minutes.

Contemplant-elle le charmant petit reptile ou réfléchissant-elle à de plus graves problèmes ?

Un pli barrait son petit front. Elle pinçait les lèvres.

L'arrivée du jardinier et de la Flamande, qui venait chercher une salade, la tira de son immobilité.

Germaine prit une résolution. Elle passa près du couple en disant :

— Je monte dans ma chambre. Je vais écrire pour obéir à papa.

Le jardinier et la Flamande s'inclinèrent.

La petite rentra dans la maison. Parvenue chez elle, elle traça quelques mots sur une feuille de papier, mit une des roses qu'elle avait cueillies sur cette feuille, puis, s'approchant de la fenêtre, elle regarda dans le jardin. L'homme et la femme y étaient toujours, causant encore.

Germaine revêtit son manteau, se coiffa de son chapeau, descendit, gagna, sous les arbres, la petite porte qui donnait sur l'extérieur, l'ouvrit doucement, se coula dans l'ouverture et referma la porte.

Elle se trouvait dans la rue.

Elle prit sa course dépassa le mur de la pro-

priété et, tournant sur la droite, arriva dans une grande avenue.

Une vieille femme se trouvait là.

Germaine alla vers elle.

— Madame, je me suis perdue, mais je sais que nous habitons une maison qui donne juste à l'entrée de la ville quand on vient de France.

— Du côté d'Erquelines ?

— Oui, madame, c'est ça, du côté d'Erquelines.

— C'est tout droit. Voulez-vous que je vous conduise ?

— Non, madame, je trouverai.

Et, sans plus, elle se mit à courir avec tant d'ardeur que, au bout d'un instant, la vieille femme la perdit de vue.

Weimer et Charlotte rentrèrent à midi un quart.

— Où est l'enfant ? demanda Charlotte à la concierge.

— Dans sa chambre, madame. Elle vient de quitter le jardin.

Charlotte monta.

Tout à coup, Weimer s'entendit appeler :

— Othon ! Othon !

La voix était rauque, comme étranglée par la colère ou l'émotion.

— Que se passe-t-il donc ? fit-il.

Charlotte lui montra la table.

Il se précipita sur la feuille de papier laissée par la petite fille et lut :

« Maman chérie,

» Ne viens pas. C'est moi qui reviendrai vers toi.

» Je t'aime,

» Ta GERMAINE. »

Weimer, dans un juron terrible, ébranla la salle d'un violent coup de poing.

Moins aveuglée par la colère, Charlotte était déjà descendue pour interroger les deux domestiques.

A leurs réponses, elle acquit la certitude que la petite avait au moins deux heures d'avance et qu'elle devait se trouver loin.

VI

Germaine

En quittant le jardin, la résolution de Germaine était prise.

Elle savait, hélas ! pour avoir assisté à de trop nombreuses scènes, que sa mère n'était pas heureuse. Bien des fois elle avait vu pleurer celle qu'elle aimait par-dessus tout au monde.

A l'injonction de son père, la pauvre avait compris que sa maman ne viendrait jamais retrouver l'époux qu'elle détestait, l'homme qui faisait son malheur. Elle avait senti confusément que, placée entre Othon et Charlotte, sa mère et elle souffriraient plus qu'elles n'avaient déjà souffert.

Il ne fallait donc pas que sa maman allât en Suisse et obéit aux ordres de Weimer.

Habitée dès l'enfance aux longs voyages, aux courses en auto, la fillette n'était pas timide. L'idée de voyager seule ne l'effrayait pas. D'ailleurs elle avait, dans sa petite tête, arrangé les choses du mieux possible.

Elle se ferait indiquer la gare d'où partaient les trains pour Paris, elle se glisserait dans un compartiment et s'y cacherait. Si on la découvrait en cours de route, elle avouerait tout, insisterait et prierait tant qu'on serait bien obligé de la laisser continuer sa route.

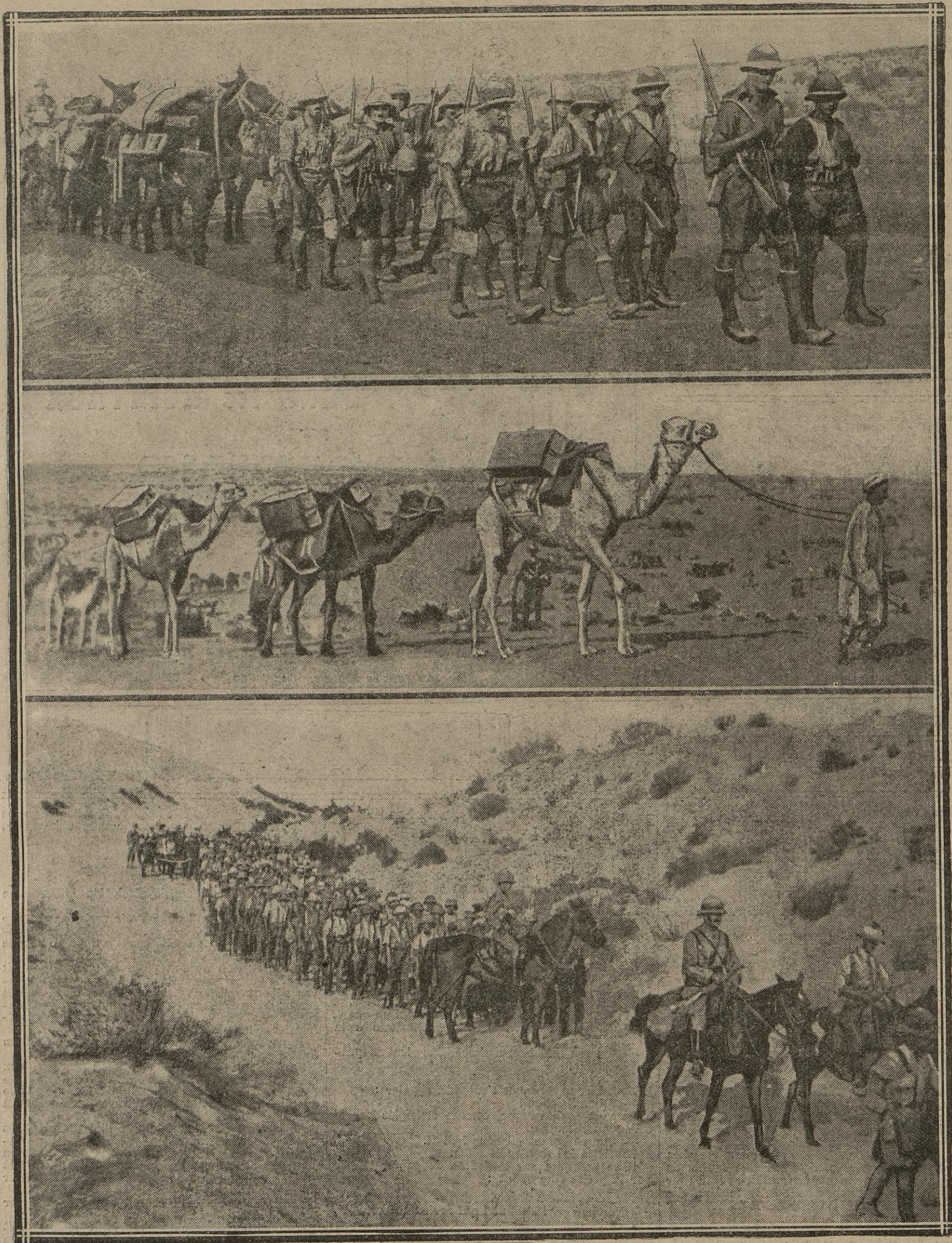
Ceci bien arrêté, elle écrivit le mot trouvé par Weimer et s'élança au dehors.

L'indication donnée par la vieille femme était juste : Germaine arrivait dans les faubourgs est de la ville.

Au loin, les bruits formidables de la canonnade redoublaient d'intensité.

(A suivre.)

Les Anglais viennent de dégager complètement l'Égypte



Outre les seize cents prisonniers turcs et les quatre canons qu'il leur a rapportés, le beau succès que les Anglais viennent d'obtenir à 35 kilomètres au nord-est d'El Arish a complètement dégagé l'Égypte. Nos alliés font là une campagne très dure. Voici une section d'artillerie légère en marche, les chameaux qui portent l'eau potable destinée aux soldats, et la « colonne du désert » — c'est le nom du corps expéditionnaire — avançant sur l'une des plus vieilles routes du monde, celle d'Égypte en Syrie.